

LA SAMARITAINE.

Le Seigneur ayant donc appris que les Pharisiens avaient oui dire qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean (toutefois ce n'était pas Jésus lui-même qui baptisait, mais c'étaient ses disciples), il quitta la Judée et s'en retourna en Galilée.

Or, il fallait qu'il passât par la Samarie.

Il arriva donc à une ville de Samarie nommée Sichar, qui est près de la possession que Jacob donna à Joseph son fils. C'était là qu'était le puits de Jacob. Jésus donc étant fatigué du chemin, s'assit près du puits, c'était environ la sixième heure du jour. Une femme samaritaine étant venue pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : donne-moi à boire. Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres. Cette femme samaritaine lui répondit : comment toi, qui es juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Jésus répondit et lui dit : si tu connaissais la grâce que Dieu te fait, et qui est celui qui te dit : donne-moi à boire, tu lui en aurais demandé toi-même, et il t'aurait donné une eau vive. La femme lui dit : Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? es-tu plus grand que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux ? Jésus lui répondit : quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif : mais celui qui boira de l'eau

que je lui donnerai n'aura jamais soif; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donne-moi de cette eau-là, afin que je ne vienne plus ici pour en puiser. Jésus lui dit : va, appelle ton mari, et viens ici. La femme lui répondit : je n'ai point de mari. Jésus lui dit : tu as fort bien dit : je n'ai point de mari ; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est point ton mari ; en cela tu as dit la vérité.

La femme lui dit : Seigneur, je vois que tu es un prophète Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem. Jésus lui dit : femme, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père, ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons : car le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. Cette femme lui répondit : je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, doit venir; quand donc il sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit : je le suis, moi qui te parle...

La femme laissa donc sa cruche, et s'en alla à la ville, et dit aux gens du lieu : venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ? Ils sortirent donc de la ville, et vinrent vers lui...

Or, plusieurs des Samaritains de cette ville-là crurent en lui, à cause de cette parole de la femme, qui avait rendu ce témoignage : il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains étant donc venus vers lui, le prièrent de demeurer chez eux; et il demeura là deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui après l'avoir entendu. Et ils disaient à la femme : ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit, que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le Sauveur du monde.

(JEAN, IV.)

La Galilée au nord, et la Judée au sud de la Palestine, étaient séparées par la Samarie. Lorsque Salmanazar emmena en captivité les dix tribus après avoir détruit la capitale de leur royaume, il y envoya, pour le repeupler, une colonie de Chutéens, peuplade idolâtre de la Perse. Du mélange de cette peuplade avec le reste d'Israélites laissés dans le pays par le conquérant, se forma la nation des Samaritains. Les Samaritains connaissaient et adoraient le vrai Dieu, en mêlant toutefois à ce culte des superstitions dont les Juifs étaient exempts ; ils ne recevaient de l'Ancien-Testament que les premiers livres, et principalement le Pentateuque, peut-être parce que c'était la seule portion du code sacré qui fût rédigée à l'époque de la séparation des deux royaumes ; ils avaient bâti sur la montagne de Garizim¹ un temple rival de celui de Jérusalem, et qui était, suivant eux, le seul lieu où Dieu prit plaisir à être adoré. Cette prétention, opposée à celle des Juifs, formait entre les deux peuples le sujet d'une dispute qui durait depuis de longues années. Aussi une haine profonde et amère divisait-elle ces deux branches d'une même nation. Cette antipathie mutuelle était poussée à tel point que

¹ C'était la montagne sur laquelle avaient été prononcées, par l'ordre de Dieu, les bénédictions solennelles dont il est parlé aux chapitres XXVII et XXVIII du Deutéronome ; de là le respect particulier dont elle était l'objet chez les Samaritains. Ce temple fut bâti 400 ans avant Jésus-Christ.

les Juifs, lorsqu'ils se rendaient de Judée en Galilée, au lieu de traverser la Samarie, comme le voulait la route directe, préféraient passer le Jourdain et faire un long détour par la Pérée. Jésus s'écarte donc ici de l'usage suivi par ses compatriotes : il prend le chemin direct pour se rendre en Galilée, soit pour combattre par son exemple un préjugé contraire à la charité, soit parce que dans la Samarie, comme dans le reste de la Palestine, il y avait des âmes à sauver.

Il s'avance donc, conduit par l'amour des âmes, dans cette contrée inhospitalière, où sa qualité de juif ne lui promettait que le mépris et l'insulte. Après quelques heures de marche sous un ciel brûlant, il paie son tribut à la nature humaine. Accablé de fatigue et souffrant de la soif, il se voit forcé de se reposer sur le bord du chemin, non loin de la ville de Sichar ou Sichem, qui était bâtie précisément au pied de la montagne de Garizim. C'était, nous dit l'écrivain sacré, la sixième heure du jour, c'est-à-dire environ midi.

Cette circonstance, que Jésus fut obligé de se reposer, n'est pas insignifiante, comme il pourrait sembler au premier abord ; elle nous rappelle une vérité importante, c'est que notre sauveur a partagé avec nous toutes les infirmités innocentes de la nature humaine ; c'est qu'il a été véritablement un homme « semblable à nous en toutes choses, excepté le péché. » Cette participation à notre nature ne comprend pas seule-

ment les sensations physiques ; elle s'étend à toutes les émotions du cœur et de l'âme : Jésus a aimé comme nous ; il a tressailli comme nous de joie, d'espérance et de douleur ; comme nous il a souri, et comme nous il a pleuré. C'est cette communauté de souffrances et d'émotions qui fait que Jésus peut comprendre parfaitement tous nos besoins, qu'il peut sympathiser pleinement à nos douleurs comme à nos joies. Et c'est pour cela, Seigneur ! que tu es un sauveur parfait, tel qu'il le fallait à des êtres tels que nous : unissant la puissance à la sympathie, à la fois homme pour nous comprendre, et Dieu pour nous secourir !

Jésus se trouvait alors près d'une de ces citernes, trésors de l'Orient, où elles suppléent à la rareté des sources. Celle-ci tirait son origine du patriarche Jacob qui, après l'avoir creusée pour les besoins de sa famille et de ses troupeaux, l'avait donnée en propriété particulière, avec le champ qui l'entourait, comme nous le lisons dans la Genèse, à Joseph, ce fils tant aimé et si longtemps perdu ¹.

A ce moment une femme samaritaine sortit de la ville et s'approcha de la citerne. Cette femme vivait dans le désordre, comme nous le montre la suite du récit ; néanmoins, celui qui était venu « chercher et sauver ce qui est perdu » n'hésite pas à s'adresser à

¹ Gen., XLVIII, 22.

elle ; et pour la conduire , suivant son usage , des choses visibles aux choses spirituelles , il lui demande un peu d'eau pour apaiser sa soif.

La Samaritaine , surprise d'une pareille demande de la part d'un homme que ses vêtements et son accent lui font reconnaître pour juif , lui répond avec dureté : « comment toi , qui es juif , me demandes-tu à boire , à moi qui suis une femme samaritaine ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. »

Cette réponse , il ne faut pas s'y tromper , était , sous une forme interrogative , un véritable refus ; la Samaritaine saisit cette occasion pour se venger du mépris que les Juifs témoignaient à ses concitoyens. Mais Jésus ne s'arrête pas à ce refus. Il oublie sa soif , il oublie sa fatigue , il oublie tout pour ne penser qu'au salut de cette femme. Animé d'une charité sans borne et d'une condescendance que nous ne saurions trop admirer , il supportera tout de sa part plutôt que de la laisser périr. Ce n'est pas qu'il manquât d'âmes à sauver dans la Judée et dans la Galilée : mais Jésus laisse derrière lui les grands et les sages , les Phariséens et les docteurs , pour s'en aller au fond de la Samarie chercher et sauver une pauvre pécheresse ignorée ; prêchant ainsi par un exemple éclatant la souveraine liberté de la grâce divine , et accomplissant les déclarations que le prophète avait mises d'avance dans sa bouche : « Je me suis fait trouver de

ceux qui ne me cherchaient point , et j'ai dit à la nation qui ne s'appelait point de mon nom : me voici ! » Il rend à la Samaritaine le bien pour le mal , répond à son refus par un bienfait , et au lieu de cette eau matérielle dont elle lui a refusé quelques gouttes , il lui offre une eau céleste et incorruptible pour vivifier son âme dégradée par le péché. « Si tu connaissais la grâce que Dieu te fait , et qui est celui qui te parle , tu lui aurais toi-même demandé à boire , et il t'eût donné une eau vive. »

Cette eau vive , qui représente ici l'idée de renouvellement ou de restauration , désigne le Saint-Esprit. Une terre privée d'eau reste inféconde : en vain le fer la sillonne , en vain la semence y est répandue , nulle vie ne peut germer dans son sein ; mais que la rosée du ciel y tombe , ou qu'une source vive y jaillisse , et bientôt la terre désolée se couvrira de fruits et de fleurs. Image fidèle de l'âme humaine. Dans son état naturel , privée de la grâce divine , elle est morte et stérile pour les choses de Dieu ; elle ne peut ni aimer Dieu , ni goûter sa paix , ni accomplir sa volonté ; elle ne connaît ni la sainteté ni le bonheur , ces deux grâces que l'Écriture ne sépare jamais , et dont la réunion constitue la vie selon Dieu. La rosée du ciel qui peut seule féconder notre âme et la vivifier , c'est le Saint-Esprit , cet Esprit que le Sauveur a promis à tous ceux qui en sentent le besoin et qui le demandent avec foi. « Si vous , qui êtes mauvais , savez bien

donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre père céleste donnera-t-il son Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent ! » « Celui qui croit en moi, » dit-il ailleurs, « des fleuves d'eau vive découleront de son sein ; » « il disait cela, » ajoute l'apôtre, « de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. » Et déjà sous l'ancienne alliance Dieu avait dit par la voix de ses prophètes : « Je répandrai sur vous des eaux pures et vous serez purifiés, je vous nettoierai de toutes vos souillures, je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai mon esprit au-dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts et que vous garderez mes ordonnances ¹. » Ne l'oublions pas, notre âme à tous est naturellement stérile et morte, comme l'était celle de la Samaritaine ; pour que nous soyons en état de salut, il faut que Christ s'adresse à nous une fois dans notre vie, comme à la Samaritaine, et qu'il nous offre l'eau vive de sa grâce. Aussi longtemps que nous n'avons pas été abreuvés et renouvelés par cette rosée céleste, nous demeurons sous la condamnation et dans la mort. L'avez-vous entendue, chers amis, cette offre divine ? et si vous l'avez entendue, comment y avez-vous répondu ? Avez-vous ouvert votre cœur au « don de Dieu, » ou bien êtes-vous retournés, oublieux et indifférents, à vos préoccupations de ce monde ?....

¹ Ezéch., XXXVI, 25-27.

Le langage du sauveur, bien que nouveau pour la Samaritaine, ne dut pas être inintelligible à son esprit, avec l'habitude qu'ont les peuples de l'Orient de s'exprimer souvent par métaphores. Elle dut comprendre, tout au moins, qu'il ne s'agissait pas de l'eau matérielle de la citerne de Sichem. Toutefois, n'écoutant que la haine qui l'animait contre un Juif, elle affecte de ne pas le comprendre, et ajoutant à son refus précédent l'insulte et l'ironie, elle répond : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? serais-tu plus grand que Jacob notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux ? »

Jésus ne s'arrête pas plus à son insulte qu'à son refus : préoccupé du désir d'amener cette pauvre pécheresse à la foi, il continue ses instructions comme s'il eût eu affaire à un disciple docile. Il lui explique d'une manière précise la différence entre les deux eaux : l'une qui ne sert que pour les besoins du corps, et qui ne satisfait que pour un temps à ces besoins ; l'autre qui pourvoit pleinement et pour toujours aux besoins de l'âme, qui apaise à jamais sa soif de bonheur. « Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif ; l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante en vie éternelle. » Cette expression : « cette eau-ci, » ne dési-

gne pas uniquement l'eau matérielle de la citerne de Sichem; le sauveur a évidemment en vue un sens plus vaste et plus élevé : il veut désigner par là le bonheur que donne le monde ou qu'il promet, par opposition à celui qui vient de la foi. Tous les hommes, sans exception, sont dévorés de la soif du bonheur. Le monde leur présente successivement différentes coupes pour éteindre cette soif; mais ils ont beau les vider et les épuiser jusqu'à la lie, aucun de ces breuvages ne peut les désaltérer. « Quiconque boit de cette eau-ci aura encore soif! » qui de nous n'a connu, par une amère expérience, la profonde vérité de cette déclaration? Quel est, entre tous les biens de ce monde, celui qui tient ses promesses, qui puisse répondre aux besoins de nos âmes, qui n'apporte pas avec lui le désenchantement? Serait-ce la possession des richesses? Demandez-le à ces familles, comme il y en a tant dans le monde, sur lesquelles la fortune s'est plu à verser ses faveurs d'une main libérale, mais que la maladie et le deuil sont venus visiter. Que pouvez-vous, riches du monde, avec toutes vos richesses, pour écarter la mort des objets de vos affections? quand la main de Dieu a frappé mortellement une tête chérie, en vain vous l'entourez de toutes les jouissances que l'argent peut procurer, en vain vous lui prodiguez, à prix d'or, les remèdes et les soins de la science humaine : vous la voyez de jour en jour se pencher tristement vers la

tombe, sans qu'aucune puissance au monde puisse l'en garantir, et ce luxe même qui l'entoure semble une dérision cruelle, qui vous fait sentir avec plus d'amertume encore l'impuissance de la fortune à donner le bonheur. Ce bonheur serait-il dans les plaisirs, ou dans la science, ou dans les affections du cœur ? Demandez-le à ceux qui ont essayé de ces bonheurs-là, et tous, sans exception, accuseront leur impuissance et leur vanité. Ici c'est un Salomon qui, après avoir sondé tous les abîmes de la science, et savouré tous les plaisirs qu'il est donné à l'homme de goûter, déclare que tout cela n'est que « vanité et rongement d'esprit. » Là c'est une classe trop nombreuse de nos semblables — on les compte chaque année par centaines dans notre patrie — qui demandent leur bonheur à l'amour de la créature, et que cet amour, amèrement trompé dans ses illusions, conduit au désespoir et au suicide. Ce bonheur, que poursuit vainement le commun des hommes, serait-il un trésor exclusivement réservé aux hommes d'élite ? se trouverait-il dans la gloire, cette brillante auréole qui couronne le front du génie ? Demandez-le à ceux qui savent par expérience ce que c'est que la gloire : ils vous répondront, par la voix de l'écrivain le plus éloquent du siècle dernier : « la gloire ! c'est une âcre fumée qui fait pleurer ¹. » Que de voix pour nous crier avec le sau-

¹ J.-J. Rousseau.

veur : « ceux qui boivent de cette eau-ci auront encore soif! »

Mais il en est bien différemment de l'eau que Jésus donne. Cette eau-là éteint la soif pour toujours. Qui-conque a seulement trempé ses lèvres dans la coupe de ce bonheur-là, déclare qu'il n'en veut plus d'autre, qu'il a trouvé ce qu'il fallait à son âme, ce qu'il avait demandé vainement à tous les objets de la terre. Désormais il se sent heureux, profondément, inexprimablement heureux. Heureux dans la prospérité; heureux aussi dans l'épreuve. Heureux dans le renversement de ses espérances terrestres; heureux dans l'humiliation, heureux dans la maladie, heureux en présence de la mort; heureux — je veux dire en paix, sans murmure, bénissant Dieu — auprès du lit de mort de son enfant. Il sent que rien ne pourra ébranler, ni renverser, ni altérer son bonheur : car il le fonde, non pas sur rien de terrestre, de mobile et de passager, mais sur Dieu lui-même. C'est un bonheur dont la source jaillit jusque dans la vie éternelle. Il ne fait que commencer sur la terre, et l'éternité tout entière le verra se continuer et s'achever. Torrent de délices, il coule intarissable du pied du trône de l'Eternel. Et bien que des milliers et des millions d'âmes s'y plongent et s'y désaltèrent incessamment, jamais ce fleuve de bonheur ne s'épuise, jamais il ne décroît, jamais la pureté n'en est altérée. Parmi tous ceux qui ont essayé de ce bonheur-là, on n'en a

jamais vu un seul qui l'ait accusé d'impuissance ou d'imperfection, pas un qui ne déclare hautement qu'il a dépassé toutes ses espérances, toute son imagination. Tel est le bonheur que Jésus donne. Telle est la source d'eau vive qu'il offrit à la Samaritaine, qu'il nous offre à tous pour étancher notre soif.

Mais, hélas ! le plus souvent notre cœur, comme celui de la Samaritaine, reste insensible à ses offres de grâce. La pauvre pécheresse persiste à faire semblant de ne pas comprendre le sauveur, et ne répond encore à sa condescendance que par l'ironie. « Seigneur, lui dit-elle, donne-moi de cette eau-là, pour que je ne vienne plus en puiser ici. »

Jésus ne se laisse point rebuter par cet endurcissement, il n'abandonne pas pour cela cette âme aveuglée ; seulement il change de méthode, et puisqu'elle reste insensible au langage de la grâce, il va prendre celui de la loi et la convaincre de péché¹. D'un seul mot, d'un mot qui pénètre au fond de sa conscience comme une épée à deux tranchants, il la fait rentrer en elle-même en lui rappelant les désordres de sa vie. « Va, lui dit-il, appelle ton mari et reviens ici. »

¹ « Quand les gens sont si assurés qu'ils ne se soucient de rien » et sont presque stupides, il est besoin de les navrer vivement » du sentiment de péché..... Toutes fois et quantes donc que » nous voyons que les gens ne trouvent point de saveur en l'huile » de Christ, il faut y mêler du vinaigre, afin qu'elle ne leur soit » plus fade. » CALVIN.

« Je n'ai point de mari, » répond la femme. « Tu as dit vrai, reprend alors Jésus, en disant que tu n'as point de mari : car tu as eu cinq maris, et celui que tu as à présent n'est point ton mari, tu as dit vrai en cela. » La conviction de péché, voilà la base de la conversion, voilà le commencement du salut, aussi bien pour nous que pour la Samaritaine. Nous n'avons pas tous vécu dans le désordre comme elle : mais tous sans exception, quelque honnête qu'ait pu être extérieurement notre vie, nous sommes pécheurs et condamnés devant celui qui sonde les cœurs. Aussi longtemps que nous n'avons pas reconnu cet état de péché et de perdition, nous restons en dehors du royaume des cieux. Il faut absolument que l'orgueil soit détrôné de notre cœur, et que nous consentions à être confondus dans un même salut avec des criminels et des femmes de mauvaise vie. C'est la grâce de Dieu qui les sauve, et c'est la grâce de Dieu qui seule peut nous sauver.

A cette parole souveraine, qui dévoile avec tant d'assurance les honteux mystères de son cœur et de sa vie, la Samaritaine ouvre enfin les yeux, elle s'humilie, elle reconnaît qu'elle a devant elle un envoyé divin, et s'adresse humblement à lui pour être éclairée sur la véritable religion. Désireuse de rendre à Dieu le culte auquel il prend plaisir, elle s'empresse de soumettre à celui qu'elle a reconnu pour son prophète la difficulté qui divisait les Juifs et les Samaritains.

« Seigneur, lui dit-elle, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne ; mais vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer. »

Il y a dans ces paroles une question implicite. La Samaritaine veut évidemment consulter l'envoyé divin pour savoir quel était, de Jérusalem ou de Garizim, le lieu que l'Éternel avait choisi pour le siège de son culte.

Remarquons, à cette occasion, combien il est dangereux de s'en tenir sans examen à la religion de ses pères. Cette femme se croyait dans la vérité, parce qu'elle suivait le culte de ses pères ; et pourtant le culte de ses pères l'avait conduite à l'erreur. Combien de personnes encore aujourd'hui pour qui la croyance de leurs pères est quelque chose de plus sacré que la parole de Dieu même ! « Il ne faut pas changer de religion, » c'est la maxime du monde ; mais la parole de Dieu tient un autre langage : « à la loi et au témoignage ! » nous dit-elle ; « examinez toutes choses, et retenez *ce qui est bon*. Changer de religion est pour vous un impérieux devoir, si la vôtre n'est pas conforme à la parole de Dieu. Ce ne sont pas vos pères qui vous jugeront, c'est le Seigneur. Apprenez à soumettre toutes choses, sans en excepter la croyance de vos pères, au jugement seul infaillible de la parole de Dieu.

« Femme, répondit Jésus à la Samaritaine, crois-moi, le temps vient que vous n'adorerez plus le Père,

ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez point ; pour nous , nous adorons ce que nous connaissons , car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient , et elle est déjà venue , que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit , et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. »

Il y a deux choses dans cette réponse de Jésus-Christ. A l'égard du passé , il déclare que Dieu avait voulu en effet être adoré dans un lieu spécial , et que ce lieu était Jérusalem : sous ce rapport , c'étaient les Juifs qui avaient raison. « Vous adorez ce que vous ne connaissez point , » c'est-à-dire , votre culte n'est pas fondé sur la connaissance d'un ordre divin. Ces paroles nous rappellent une vérité importante et trop facilement oubliée ; c'est qu'en religion il est absolument nécessaire de posséder la connaissance de la vérité. La simple bonne foi ne suffit pas , comme on se l'imagine communément dans le monde. Les Samaritains étaient de bonne foi dans leur erreur ; mais cette erreur , pour être sincère , n'en était pas moins fatale , et ne pouvait pas les sauver. C'est la vérité seule qui sanctifie ¹ , c'est la vérité seule qui sauve les âmes. « Le salut vient des Juifs , » ajoute le sauveur ; c'est-à-dire que les Juifs étaient le peuple choisi de

¹ Jean, XVII, 17.

Dieu pour conserver et faire éclore le salut , c'était parmi eux que devait naître le Messie.

Mais Jésus ne s'arrête pas là. Il ne se borne pas à répondre à la question de la Samaritaine ; il transporte cette femme dans un ordre de pensées plus élevé. Il lui déclare que dorénavant ce culte exclusif et matériel allait tomber pour faire place à un culte spirituel et universel ; que ni Jérusalem , ni Garizim , ni aucun autre lieu de la terre ne serait plus honoré particulièrement de la présence ou de la faveur du Dieu vivant , que partout où se trouvait un cœur animé d'une piété sincère , là se trouvait un temple digne de lui. Que nous sommes heureux , mes frères , d'être nés dans ces temps de la dispensation évangélique, où Dieu s'est révélé comme un Dieu spirituel et universel ! Qu'il est doux de trouver notre Dieu partout à côté de nous , et , dans quelque lieu de la terre que nous soyons , dans le secret de notre cabinet comme en présence des scènes sublimes de la nature , sous le toit de notre demeure comme sous la voûte des cieux , de pouvoir , par les seules dispositions de nos cœurs , élever en un instant à l'Eternel le temple où il veut être adoré ! Et que ceux-là sont aveugles et malheureux qui , rétrogradant vers les temps d'ignorance et d'imperfection , voudraient transporter le judaïsme dans le sein du christianisme , matérialiser le Dieu de l'évangile , circonscrire dans certains lieux déterminés celui qui remplit les cieux et la terre ,

et substituer un culte de pèlerinages et de vaines pratiques matérielles à l'adoration en esprit et en vérité! .

Les Samaritains, qui possédaient les prophéties de Moïse, attendaient le Messie comme les Juifs, et même, à ce qu'il paraît, ils ne partageaient pas les préjugés de ces derniers relativement à un Messie temporel, environné d'une gloire terrestre. Nous voyons en effet par le livre des Actes, aussi bien que par le récit qui nous occupe, qu'ils se montrèrent plus accessibles que les Juifs à la prédication de l'évangile. Aussi la Samaritaine, pour qui les paroles de Jésus conservaient quelque obscurité, lui répond qu'elle attend le Messie, qui lui expliquera ces choses qu'elle ne comprend pas encore.

Alors Jésus, la voyant suffisamment préparée, ne craint pas de se révéler à elle tout entier par cette déclaration solennelle : « Je le suis, moi qui te parle. » De tous les témoignages que le sauveur a rendus lui-même à sa mission, celui-ci est assurément le plus explicite et le plus formel. Il serait difficile de se représenter l'impression profonde que cette révélation inattendue dut produire sur l'âme de la Samaritaine. Elle avait cru d'abord n'avoir devant elle qu'un Juif obscur, qu'elle pouvait mépriser et insulter sans conséquence : et dans cet étranger méprisé elle a reconnu un prophète du Dieu vivant. Maintenant dans ce prophète elle reconnaît le Messie attendu

depuis tant d'années, Emmanuel, l'Éternel lui-même descendu sur la terre pour sauver ses créatures perdues. Avec quelle humiliation ne dut-elle pas se rappeler ses premières réponses à Jésus-Christ ! et avec quelle ferveur ne dut-elle pas se promettre de lui consacrer désormais sa vie ! Aussi oublie-t-elle à son tour le but qui l'a conduite à la fontaine de Sichem : elle laisse là sa cruche, et court raconter à tous qu'elle a trouvé le Messie. Tant il est vrai que toute âme qui a connu Jésus-Christ éprouve l'impérieux besoin de répandre autour d'elle cette connaissance, et de faire participer tous les hommes à la jouissance de son bonheur ! « Venez, écoutez-moi, » dit le psalmiste, « et je vous raconterai ce que Dieu a fait à mon âme ! »

Cet empressement à répandre autour d'elle la bienheureuse nouvelle qui remplit son cœur est accompagné, chez la Samaritaine, d'une admirable humilité. Pour mieux convaincre ceux à qui elle s'adresse, elle ne craint pas de confesser publiquement les péchés de sa vie ; et, oubliant qu'elle s'accuse elle-même, elle s'en va répétant partout avec la plus généreuse candeur : « il m'a dit tout ce que j'ai fait ! »

Ce témoignage, si noblement désintéressé, ne demeure pas stérile dans l'esprit des Samaritains : ils s'empressent d'aller trouver cet homme extraordinaire qui avait le don de lire dans les cœurs, pour le prier de s'arrêter dans leur ville. Et quand ils ont

entendu eux-mêmes celui qui parlait comme jamais homme n'a parlé, convaincus bientôt par la sagesse et l'autorité de ses instructions, par la majesté divine qui respire dans sa personne, ils reconnaissent à leur tour le Messie promis, et disent à la femme : « Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons : car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le sauveur du monde. » Telle est la marche ordinaire de la foi dans le cœur de l'homme. On commence par croire sur le témoignage d'autrui ; l'esprit est convaincu sans que le cœur soit persuadé : ce n'est là que la moitié de la foi. Mais quand une fois nous avons entendu nous-mêmes le sauveur parler à notre cœur ; quand nous avons connu par expérience la réalité et la puissance de l'évangile ; quand nous avons senti l'efficacité de cet Esprit divin qui « rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, » alors nous possédons au-dedans de nous une démonstration de fait de la vérité de l'évangile, plus puissante mille fois que tous les témoignages et tous les raisonnements du monde. Alors nous doutons plutôt que le soleil nous éclaire que nous ne pouvons douter que nous sommes réconciliés avec Dieu, que Jésus est notre sauveur, et qu'il n'y a plus pour nous de condamnation. Alors nous disons avec les apôtres : « je sais en qui j'ai cru ; » et avec l'aveugle guéri à qui l'on voulait prouver que son

libérateur était un méchant : « si c'est un méchant homme, je ne sais : mais je sais une chose, c'est que j'étais aveugle, et qu'à présent je vois ; » et avec l'apôtre bien-aimé du Seigneur : « nous avons vu de nos yeux, ouï de nos oreilles, et touché de nos mains la parole de vie ! »

Telle est, chers frères, la foi qui doit devenir la vôtre, si vous ne la possédez pas encore. Jusqu'ici peut-être, comme les Samaritains sur la parole de la femme, vous avez cru d'une foi de théorie et de spéculation : il est temps que vous croyiez d'une foi d'expérience intime et personnelle. Jusqu'ici vous avez pu être convaincus de la vérité de la religion par les effets qu'elle a produits autour de vous : il est temps que vous soyez persuadés par les effets qu'elle produira sur votre propre cœur. Il est temps que vous puissiez dire aux ministres de l'évangile, comme à la Samaritaine les habitants de Sichem : « ce n'est plus à cause de votre parole que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes parler à notre cœur, et nous savons qu'il est véritablement le Christ, le sauveur du monde ! » Aujourd'hui le sauveur s'adresse à vous comme il s'adressait à la Samaritaine ; vous ne pouvez pas le voir des yeux de la chair, mais sa présence auprès de vous n'en est pas moins une réalité. Aujourd'hui comme à la Samaritaine il vous dit : Je le suis, moi qui te parle, je suis le sauveur, ton

sauveur, celui qui est mort pour les péchés. Aujourd'hui comme à elle il vous offre, en échange d'un bonheur périssable et faux qui n'a pu éteindre la soif de vos âmes, une eau vive qui jaillit en vie éternelle.

Ne voulez-vous point enfin écouter sa voix et accepter ses bienfaits ? ne voulez-vous pas du moins essayer du bonheur que donne la foi, comme vous avez essayé, à votre préjudice, hélas ! du bonheur que promet le monde ? Le monde n'a pu vous donner, ni une consolation réelle dans vos épreuves, ni un port assuré contre les orages de la vie, ni un remède efficace contre les souillures du péché, ni une paix solide en présence de la mort. Qui sait si vous ne trouverez pas tout cela dans la foi chrétienne ? Oh ! essayez, essayez de la foi chrétienne, de cette foi personnelle, de cette foi vivante, de cette foi d'expérience intime dont nous parlons. Essayez de faire la volonté de Dieu. Essayez de confesser vos péchés au pied de la croix de Jésus, de demander grâce et pardon comme un pécheur condamné. Essayez de prier Dieu qu'il change votre cœur par son Saint-Esprit, qu'il vous rende capable de l'aimer et de lui obéir. Essayez de pratiquer dans toute son étendue cette loi divine, dont la sainteté vous a effrayés jusqu'à présent. Essayez tout cela... et bientôt vous sentirez que cet essai devient une douce et bienheureuse réalité. Vous sentirez une paix divine et inconnue se répandre

dans tout votre être, et quelque chose vous dira que vous avez trouvé pour toujours ce qu'il fallait à votre cœur. Après avoir bu à la source vive qui jaillit de la croix de Jésus-Christ, vous ne voudrez plus retourner à « ces citernes crevassées, » qui ne faisaient qu'irriter votre soif; et vous direz au sauveur, comme la Samaritaine, mais dans un autre sens que la Samaritaine : « Seigneur! donne-moi toujours de cette eau-là, pour que je n'aie plus en puiser ailleurs! » Amen.

Janvier 1843.
